

«Avec toutes nos félicitations Driss. Bientôt tu seras quelqu'un» Répétait tout le monde dans le quartier populaire et très ancien Al Achabine. Driss, surnommé aussi l'artiste, a eu finalement sa licence en philosophie après une vingtaine d'années de travail assidu et de souffrance.

Il était un grand lecteur, un dévot de livres. Il lisait souvent Schopenhauer et sa philosophie de l'existence : «Il n'y a qu'une erreur innée : c'est celle qui consiste à croire que nous existons pour être heureux.», « La vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui. Ce sont là les deux éléments dont elle est faite. » Il avait une passion ardente pour l'enseignement. Suffisamment alimenté, il avait un don exceptionnel pour l'écriture et la peinture.

Chaque matin, et comme d'habitude, il s'installait dans le petit Café du coin Al Fajr. Il buvait son espresso et contemplait le monde qui bougeait devant lui en attendant... Les jours passent. Sa solitude s'aggrave davantage. Sur son visage, pâle et chétif, on lisait maintes impressions de dépression :

« Pourquoi l'homme est-il réduit à vivre une vie qui n'est pas la sienne ? » Se demanda-t-il un jour. Angoissé par son âge avancé et sa situation déplorable, il a quitté ses parents et préférait vivre dans une petite et minable garçonnière d'un Riad fassi, au cœur de la médina ancienne.

Après la prière, il se précipitait pour admirer le lever du soleil. Fès, cette ville sainte et mystérieuse se réveilla... sous les lueurs étincelantes se dessinaient les contours d'une vision imprenable et à perte de vue, d'une ville blottie modestement au milieu d'un vallon entouré de vestiges des Mérinides et des Saadiens. La ville reflétait un passé glorieux. Le bonheur de Driss était là, statique, entre ces quatre murs. Il rêvait toujours d'être quelqu'un. Sa nouvelle situation n'était pas à la hauteur de ses aspirations : « Chômeur oui, mais je n'ai pas encore dit mon dernier mot. » disait-il inlassablement.

Pour Driss, le bonheur n'était pas un don du ciel comme certains de ses amis le croyaient. Il est une quête perpétuelle, un jardin déserte à cultiver. Mais cet optimisme se heurtait souvent avec une réalité morbide et contraignante, qui dépassait toutes les fictions possibles. Les abîmes d'angoisse ne cessaient d'aggraver l'état de son âme sensible à la moindre leur indésirable.

Driss avait l'impression qu'il ne faisait pas partie de ce monde où les discours idéologiques s'entretenaient interminablement. Son plein épanouissement résidait dans le rêve, dans l'imagination, seul refuge et véritable échappatoire salvatrice. Cette propension spontanée aux mystères du monde, aux énigmes les plus enfouies, fonctionne pour lui comme force génératrice d'une extrême jubilation. La grisaille



Vue de la Médina de Fès

quotidienne a fait de lui un philosophe sans reconnaissance, un sage marginalisé et suffisamment atomisé. Il était enfermé dans un mutisme obstiné. Comment conjurer cette perte? Comment rêver cette vie pour qu'elle soit à l'abri des ennuis?

-1-

Temps d'agir !

«Je dois agir pour signer ma présence, pour laisser au moins une trace sur cette vaste carte du monde. » murmurait-il un jour en dormant. Individualisme révolutionnaire ou crise d'identité ? L'insignifiance s'aggravait de plus en plus et ne laissait aucune chance à la morale raisonnée de prendre le relais : « Tout le monde parle de la morale, mais qui la pratique ? » ajouta-il. Se résigner, c'est accepter l'anonymat, c'est donner le peu de chance qui reste à l'absurdité innommable de triompher.

« Pourquoi n'écrivais-je pas ? N'écrivais-je pas ? Pourquoi pas... ? »

Par sa poésie, son authenticité, son histoire et son patrimoine universel, la ville sainte lui inspire trop de choses. Écrire, c'est le seul et unique divertissement qui lui restait pour conjurer sa perte indéfinissable : l'homme n'est qu'un animal avec une capacité d'ennui et écrire, c'est exister, c'est refuser l'anonymat et exclure le vide.

En vrai connaisseur qu'il est, et grâce à son imagination féconde, le jeune écrivain s'adonnait aux gymnastiques spirituelles et au mysticisme ascensionnel où la recherche des symboles s'avère passionnante. Il était suffisamment convaincu qu'une écriture amoureuse, vive et pénétrante, est une écriture métaphorique. Et pour lui, il préférait l'image et il devenait même un artisan d'image les plus obscures et les plus mystérieuses.

Ludisme, cérémonial, deux seules façons pour démasquer le réel. Il a commencé par composer quelques historiettes relatives à la ville de Fès, de son histoire, de ses habitants, ses traditions et ses coutumes. Il composait aussi des contes, des poèmes. En créant, il était toujours à la recherche d'un style à la fois solide et limpide, susceptible de traduire efficacement sa passion douloureuse. Il était entièrement convaincu que l'écrivain n'est qu'un apprenti. La souffrance est sa passion.

Devant le déluge d'images qui s'offrait à ses yeux, il sélectionnait celles les plus percutantes, capables de refléter son état d'âme mutilée et monstrueusement agitée. Sa calligraphie hautement soignée se transformait sur la page blanche en une symphonie cérémoniale. Il était fasciné par les mystifications merveilleuses et l'illusionnisme créatif.

Quand sa plume ne pouvait plus avancer, quand elle avait droit au repos, il rejoignait son chevet fixé au mur extérieur de la garçonnière, juste en face de la petite fenêtre bleue où il déposait souvent ses pinces. Il avait une passion folle pour les couleurs. Cet exercice lui procurait joie et béatitude, une sorte de fusion, de voyage immobile...périple interminable où il pouvait visiter les contrées les plus lointaines du monde. Et pour se distraire, il jouait ce jeu interminablement.

Tous les matins, Driss exposait ses toiles devant le portail du mausolée Sidi Ahmed Tijani. Mais les passants n'appréciaient pas son travail. La majorité répétait : « C'est de la folie, de l'abstrait et rien d'autre. » En fait, cette monstrueuse accumulation des couleurs n'était que le reflet d'une âme assoiffée de quiétude et de stabilité. Les jours passent. Mais c'était toujours le même scénario quotidien qui se répète : vertige, lassitude et désespérance : « Je ne pourrais pas faire au-

trement. Les gens ne comprenaient pas mon art et je doutais fort s'ils avaient le temps nécessaire pour lire mes articles. » disait-il un jour d'un ton dépressif à son ami Hammou, l'épicier du quartier.

Profondément touché, ce dernier lui rétorqua : « L'homme qui manque de volonté est un être dégradé, un sujet sans liberté, sans intentionnalité. » Et il ajouta en l'encourageant vivement :

-2-

«Écoute mon frère, l'existence et la valeur de l'être ne sont que dans le mouvement. L'art ne te mènera nulle part. Pourquoi ne cherche-tu pas l'immigration à l'étranger ? Ne t'inquiète pas pour tes parents.

Je leur rendrai visite de temps en temps. » Driss commençait à y penser sérieusement, mais l'image de sa mère le hantait sans cesse. A minuit, et pour fuir le regard des autres, Driss prit sa petite valise et se dirigea vers la gare pour prendre le train. Une fois à Tanger, il se précipita affolé vers les mouettes de la mort.

Situé au Nord du pays, Tanger est une ville touristique par excellence. Sa population est de nature hétérogène. La majorité sont des Jbala, fils ou descendants de Moulay Abdessalam Ben Mchich. Plusieurs artistes : Delacroix, Genet et autres venaient s'y installer respectivement. Tanger a demeuré pour si longtemps comme le creuset des flux migratoires, signe d'un très riche pluralisme culturel.

Driss attendait dans les bois où il faisait un froid glacial. La tâche consistait pour lui de partir, pour tout perdre ou tout gagner. Il attendait follement le moment où il pourrait mettre fin à ses tourments. Soudain, un coup de tonnerre le réveilla. Son bas ventre s'est pris de peur comme s'il avait l'air de vomir. Il toussa, croisa ses bras et récita quelques versets coraniques en implorant l'aide et la bénédiction de Dieu.

On entendait des cris quelque part, non loin de la côte où il faisait sombre : « Faites vite, montez, montez, allez plus vite que ça... » Cria Jbilou, le propriétaire du navire. Sans destination précise, le navire s'enfonçait dans le brouillard à toute allure. Entassés les uns contre les autres, Driss et ses amis prièrent continuellement... Destin insensé pour ces bourgeois futurs... Le navire flottait, des vents violents secouaient ces âmes innocentes et tellement courageuses. On entendait des cris perçants, des prières continues, des essoufflements...

Mostafa Benfarès, Ph.D.